



Depuis août 2012, Nadejda Tolokonnikova et Maria Alekhina sont détenues en camp pour avoir raillé les autorités politiques et religieuses russes.

"L'oppression d'un peuple ou même d'un simple individu est l'oppression de tous et l'on ne peut violer la liberté d'un seul sans violer la liberté de chacun."
(Michel Bakounine)

★ **LA LUTTE CONTINUE !** ★

Groupe Alexandre Marius Jacob de la Fédération Anarchiste - AMIENS

www.fa-amiens.org / contact@fa-amiens.org

IPNS - Ne pas jeter sur la voie publique

HORS-SERIE

GRATUIT

10 MARS 2013

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant ce Dimanche

Le 16 novembre 1895, à Paris, à l'initiative de Louise Michel et de Sébastien Faure, sort le premier numéro du journal *Le Libertaire* (titre emprunté au périodique que Joseph Dejacque publiait à New-York entre 1858 et 1861). Il cesse de paraître le 1er août 1914 (avec le début de la guerre). Une tentative pour le distribuer clandestinement en 1917 se solde par la condamnation de plusieurs compagnons et la saisie du journal. Il ne ressort que le 26 janvier 1919, et s'arrête de nouveau avec la guerre, en août 1939, pour reprendre sa parution le 21 décembre 1944 en tant qu'organe de la Fédération Anarchiste, jusqu'au numéro 377 du 19 novembre 1953. Après la scission de l'organisation, il est à nouveau tiré le 3 décembre 1953 par la nouvelle Fédération Communiste Libertaire jusqu'en juillet 1956.

A noter que le titre est ensuite repris par divers groupes anarchistes dans les années soixante et soixante-dix. A partir de mai 1978, il est édité au Havre, en tant que revue mensuelle de synthèse anarchiste, par les groupes de l'Atelier du Soir, Germinal et Jules Durand et des individuels de la F.A. Le dernier numéro est publié via Internet en 2011.

AU SOMMAIRE

De l'histoire.....pages centrales
Des Histoires.....pages du centre
De la pédagogie.....pages deux et trois
Du féminisme.....pages suivantes
De l'anarchisme.....pages du milieu
Des images.....tournez la page

Et tout de suite, **une citation** :

"Sans l'autorité d'un seul, il y aurait la lumière, il y aurait la vérité, il y aurait la justice.

L'autorité d'un seul, c'est un crime."

(Louise Michel)



Louise Michel est née le 29 mai 1830 en Haute Marne au Château de Vroncourt. Fille d'un châtelain et de sa servante Marianne Michel, elle grandit dans la famille de ses grands-parents où elle bénéficie d'une bonne instruction et d'une éducation libérale empreinte de religiosité. Elle a vécu dans un siècle en effervescence marqué par des régimes autoritaires entrecoupés de Révolutions.

Une institutrice inclassable

A la mort de ses grands-parents, elle devient institutrice et choisit de créer une école libre pour ne pas prêter serment à l'Empereur, qu'elle ne manque pas de critiquer dans un journal local. Elle se fait remarquer par des méthodes pédagogiques très en avance sur son époque, préconisant un enseignement vivant (observation de la nature, présence d'animaux en classe...).

A 26 ans, elle part pour Paris où elle enseigne dans une institution. Les milieux intellectuels révolutionnaires parisiens (elle y rencontre Eugène Varlin, Jules Vallès et Théophile Ferré, son grand amour) la mène à réfléchir en profondeur à des thématiques

sociales telle que la prostitution, les maladies mentales, la délinquance. Elle examine notamment les conduites à adopter et les remèdes à apporter aux malades mentaux et aux "faibles d'esprit". En 1865, elle ouvre sa propre école à Montmartre.

Naissance d'une combattante

Lors de la Commune de Paris, elle devient propagandiste, ambulancière mais surtout combattante effective dans le 61ème régiment de la garde nationale. Arrêtée pendant la semaine sanglante, elle réclame lors de son procès la même sentence que celle de ses amis fusillés : la peine de mort. Elle se voit condamnée à la déportation.

Une déportée à la solidarité dérangeante

Elle est embarquée pour la Nouvelle-Calédonie, sur le Virginie ; elle y fait la connaissance de Nathalie Lemel, autre grande figure de la Commune ; c'est sans doute à son contact qu'elle devient anarchiste. Durant ces sept années de réclusion, elle prend fait et cause pour les auto-

chtones kanaks et devient une farouche opposante au colonialisme. Elle cherche à instruire les indigènes et s'associe à leur révolte en 1878.

Une militante inlassable

De retour en France en 1880, elle reprend son activité militante donnant de nombreuses conférences et intervenant dans les meetings partout en Europe. Elle se réclamera, jusqu'à sa mort en 1905, du mouvement anarchiste.

1877 : Lutte contre la peine de mort,

1883 : Lutte avec les "sans-travail" pour la réquisition de nourriture,

1886 : Lutte avec les grévistes de Decazeville,

1890 : Se prononce en faveur de la grève générale,

1898 : Devient dreyfusarde malgré ses idées anti-militaristes.

Son œuvre littéraire, peu connu, est abondant : romans, poèmes, pièces de théâtre et textes doctrinaires...

Louise Michel est héritière du courant unitaire du socialisme communal, imprégnée par le fédéralisme proudhonien et le blanquisme.

La mode au XIXème siècle : une histoire cousue de fils noirs.

Le Libertaire avait-il une double-page consacrée aux manières de se vêtir à son époque ? On peut en douter. Pourtant le vêtement est aussi un enjeu de lutte au XIXème siècle.

Le 07 novembre 1800 une loi est passée interdisant aux femmes de porter des pantalons. Interpellé en 2012 à ce sujet, la ministre des droits des femmes rappelle, le 31 janvier 2013, que cette ordonnance visait avant tout à limiter l'accès des femmes à certaines fonctions ou métiers en les empêchant de se parer à l'image des hommes. Incompatible avec les principes d'égalité entre les femmes et les hommes qui sont inscrits notamment dans l'article 1er de la Constitution et la Convention européenne des droits de l'homme, cette ordonnance est donc implicitement abrogée et dépourvue de tout effet juridique.

Georges Sand et Louise Michel ont été parmi les premières femmes à revendiquer publiquement le droit de s'habiller librement, en portant des pantalons.

Quelques 17000 kilomètres plus loin, dans les années 1850, bien avant que Louise y soit déportée, se jouait une tout autre histoire en Nouvelle-Calédonie. Sous l'impulsion des missionnaires, au nom de la morale civilisatrice (chrétienne et républicaine, ici, peu de différence), la robe-mission remplaçait les vêtements tradi-

tionnels féminins kanaks, qui étaient, semble-t-il, minimalistes. En réponse à cette contrainte vestimentaire les femmes océaniques se sont appropriés la robe popinée, la transcendant par le choix d'étoffes chamarrées.

Les couleurs égayent. Mais la misère a aussi sa couleur. Le premier drapeau noir est vu lors d'une révolte d'ouvriers terrassiers à Reims, début 1831. Il sera repris par les canuts insurgés de Lyon en novembre 1831. Le 18 mars 1882, lors d'un meeting salle Favié à Paris, Louise Michel, désireuse de se dissocier des socialistes autoritaires et parlementaristes, se prononce sans ambiguïté pour l'adoption du "Drapeau noir" par les anarchistes : "Plus de drapeau rouge, mouillé du sang de nos

soldats. J'arborerai le drapeau noir, portant le deuil de nos morts et de nos illusions." Un an plus tard, le 9 mars 1883, elle brandit un vieux jupon noir fixé sur un manche à balais, lors de la manifestation des "sans-travail" aux Invalides.



"La tâche des instituteurs, ces obscurs soldats de la civilisation, est de donner au peuple les moyens intellectuels de se révolter."
(Louise Michel)

Au XIXème siècle, l'émergence de revendications politiques liées spécifiquement aux conditions féminines a été le résultat de multiples facteurs : fins de régimes autocratiques, volonté d'éduquer les filles, laïcisation de l'enseignement, création d'écoles normales pour institutrices...

Si Louise Michel symbolise cette lutte pour l'émancipation, elle n'est pas pour autant instigatrice d'un premier mouvement féministe structuré. Très vite au sein de cette agitation revendicative, différentes tendances se sont constituées allant du suffragisme au féminisme ouvrier. C'est dans ce dernier courant, propre au monde ouvrier révolutionnaire, lequel se divise en autoritaires et en libertaires, que l'anarcha-féminisme trouve ses racines. Ce féminisme tire sa spécificité du dialogue qu'il entretient avec l'anarchisme. Puisque la critique du pouvoir est au cœur de la réflexion anarchiste, il est évident que l'anarcha-féminisme ne saurait se contenter de solutions qui ne font que déplacer l'autorité. Certes le sexisme est antérieur au capitalisme, bien que l'on trouve dans le système patriarcal les conditions d'existence de ce modèle économique : ce n'est donc pas en détruisant le second qu'on abattra le premier. Cependant dans le cas contemporain et particulier des différences de salaires entre les femmes et les hommes, les revendications d'égalité ne peuvent se faire qu'avec celles simultanées de l'abolition du salariat.



Théophile Ferré (1846-1871)

Un peu d'histoire pour commencer :

Juillet 1830 : Révolution de Juillet, chute de Charles X, avènement de Louis-Philippe,

1848 : Episode révolutionnaire : Louis-Philippe chassé du pouvoir,

1848 - 1851 : Deuxième République,

2 décembre 1852 - 4 septembre 1870 : Seconde Empire,

Septembre 1870 - juillet 1871 : Gouvernement provisoire,

18 mars 1871 - 28 mai 1871 : Commune de Paris étendue à d'autres villes comme Lyon, Marseille...

Juillet 1871 : Début de la Troisième République.